

Premier chapitre

La vie continue

Eglantine était au bord de la déprime, quand quelqu'un frappa à sa porte. C'était un couple de retraités qui en trois mots de français sur dix d'espagnol, la prévenaient qu'ils achetaient la maison d'à côté. Elle les fit entrer. La femme, petite, boulotte, au sourire en partie édenté, plus bavarde que son époux, racontait que son mari venait d'avoir sa retraite de l'usine d'embouteillage de Saint-Yorre. Grâce à leurs économies ils cherchaient à acquérir un petit logement avec un jardin et ce coin de Busset comblait leurs vœux. Mais ils ne connaissaient personne et seraient heureux d'avoir de bons voisins. Anciens réfugiés de la guerre d'Espagne, ils ne savaient pas le français. C'est ce qu'Eglantine crut comprendre dans un mélange de langues accompagné de gestes.

Quelle aubaine ! Des gens comme elle, qui avaient connu l'exode ! Ils se comprendraient. Et quelle merveilleuse occasion pour elle d'apprendre l'espagnol, pensait-elle immédiatement. Le ciel volait à son secours !

Quand Bénita et son mari Innocente, petit bonhomme trapu, guère plus grand que son épouse furent installés, Eglantine les invita le soir à venir voir la télé. André était content aussi de la compagnie de ces braves gens, mais ne comprenait rien à ce qu'ils disaient. Sa femme récupérait au grenier les livres d'espagnol que Jacqueline avait au lycée et se mettait sérieusement à l'étude. Elle en faisait part à sa voisine peu convaincue qui rétorquait dans son jargon :

— « C'est pas à *quaranta y nueve años que usted va aprender el español. Nosotros que vivimos aqui hace diez y siete años no sait pas el frances* »

(Ce n'est pas à quarante neuf ans que vous allez apprendre l'espagnol. Nous qui habitons ici depuis dix sept ans, nous ne savons pas le français.)

Cette conclusion pessimiste d'une femme du peuple qui n'avait jamais été à l'école ne décourageait pas Eglantine. Elle se mit à parler petit nègre avec quelques mots de vocabulaire avant de maîtriser les conjugaisons. Bénita riait bien, mais était heureuse et corrigeait ses fautes en lui apprenant à mettre l'accent tonique à sa place. Au bout de six mois les rôles furent inversés et l'élève redressait les erreurs grammaticales de sa nouvelle amie. A quoi l'Espagnole répliquait que des ouvriers comme eux ne pouvaient pas se permettre d'employer le même langage que les gens qu'elle estimait être d'une classe sociale supérieure.

La pratique linguistique s'effectuait dans la nature. Quand le temps le permettait. Eglantine partait avec eux, lui traînant la carriole artisanale fabriquée avec deux roues de bicyclette adaptées à une caisse en bois munie d'un manche, soit pour ramasser l'herbe des lapins à travers les champs où abondaient les pissenlits, soit pour faire provision de petit bois dans la forêt. Les ramures étaient nécessaire à l'allumage de leur cuisinière. Ils profitaient aussi de ces promenades pour cueillir des champignons au moment des giroles, des mousserons et des rosés des prés. Ces ballades, joignant l'utile à l'agréable, duraient l'après-midi. Tout en marchant l'amie Espagnole racontait leur vie. Ils rentraient à l'heure de boire le café chez l'une ou l'autre. Quand Bénita venait de faire un gâteau elle tenait à ce que le quatre heure soit chez elle. Auparavant elle avait déjà apporté chez ses voisins un morceau de son biscuit à midi. Eglantine agissait de même en partageant la tarte aux

pommes ou aux myrtilles. Ainsi retrouvait-elle la convivialité de son enfance qui faisait chaud au cœur.

Les deux femmes s'entendaient d'autant mieux, en dépit de leur différence d'âge et de culture, qu'elles se sentaient toutes deux déracinées par la force des choses. Leurs qualités de cœur identiques les rapprochaient. Eglantine apprit beaucoup de Bénita. Quand il pleuvait elle s'installait chez sa voisine jamais inactive, qui avait toujours un ouvrage entre les mains. En plus de l'espagnol, elle l'initiait à de savants points de crochet qui lui avaient permis de se crocheter un ensemble, veste et jupe, grâce aux conseils judicieux de son amie experte en tricotage. Elle lui montrait comment et à quel moment faire les diminutions et les augmentations aux endroits délicats des emmanchures.

Bénita n'avait pas beaucoup de moyens financiers. Elle détricotait souvent des vêtements usagés et Eglantine, les mains écartées, l'aidait à enrouler la laine en écheveaux avant lavage, et en pelotes après séchage. Avec du vieux elle refaisait du neuf, soit des chaussettes à son mari, soit des pulls rayés de plusieurs couleurs et même une couverture en patch-work offerte à son amie, qui lui donnait ses restes de laine et les vêtements qu'elle ne mettait plus. Il arrivait qu'elle épuise toutes sa matière première. Elle achetait alors des bobines de fil pour crocheter des kilomètres de dentelle aux dessins compliqués avec un crochet très fin et utilisait ensuite ces ornements pour les appliquer au retour d'un drap, extrémités de traversin et pourtour des oreillers. Le lit d'Eglantine s'habille encore de l'une de ces parures offertes par sa voisine en récompense des formalités administratives et de la correspondance qu'elle effectuait à leur place pour résoudre leurs problèmes.

Tout en travaillant, Bénita racontait le départ d'Espagne avec leurs quatre enfants, chargés de baluchons pour tous bagages, qu'ils avaient dû abandonner à mesure le long de la route pour faire de la place à d'autres réfugiés entassés

dans des camions les conduisant à la frontière. Alors qu'ils avaient fui la guerre chez eux, ils retombaient dans celle de 1939 en France. Séparée de son mari, elle et les enfants parqués dans un camp de réfugiés à Belle-Île, elle ignorait ce qu'était devenu son époux. Dans ce cantonnement une copine d'infortune lui avait appris l'alphabet afin qu'elle puisse communiquer avec lui dès qu'elle connaîtrait son lieu d'exil.

A la fin de la guerre Innocinte trouvait un emploi à l'usine d'embouteillage des eaux de Saint-Yorre. C'est ainsi qu'ils s'établirent dans la région. Elle fit des ménages pour ajouter un petit revenu au salaire de son époux. Les années passant, leur fille aînée s'était mariée à un ouvrier, le deuxième, maçon avait bâti sa maison, le troisième Manolo ne faisait pas grand chose, le dernier Progresso, portait bien son nom. Il était le seul à avoir progressé dans les études jusqu'au Bac. que lui jalousaient ses frères.

Les conversations de Bénita ne relataient pas que des misères. Parfois elles étaient cocasses. Eglantine avait bien ri de l'épopée de son frère la première et la seule fois où il était venu les voir. Il arrivait en chemin de fer de Manresa. Parvenu à la frontière, il prit le premier train en partance, sans se soucier de sa direction : destination Marseille. Anxieux dans son compartiment, il demandait où il devait descendre pour « *Bicy* ». Comme il ne parlait qu'espagnol, personne ne comprenait. En s'expliquant par gestes, quelqu'un qui avait cru comprendre ne connaissait pas « *Bicy* », le receveur non plus et il acquittait un billet pour Marseille. Le pauvre homme pris de panique descendait au terminus. Perdu à la gare Saint-Charles, il s'avancait derrière la queue d'un guichet et quand vint son tour réclamait un billet pour « *Bicy* ». Le guichetier n'avait jamais entendu parler de ce lieu. Finalement il lui sortit un papier avec l'adresse de sa sœur à Busset dans l'Allier, à côté de Saint-Yorre.

— Ah ! vous voulez dire Vichy ?

— *Si señor ! muchas gracias !* Pour la première fois un demi sourire apparaissait sur son visage apeuré jusque là, en même temps qu'il poussait un grand soupir de soulagement vite réprimé. Il n'était pas encore au bout de ses peines avec le changement de train qui lui était signifié. La crainte s'inscrivait à nouveau sur son visage. A demi rassuré il pouvait maintenant montrer son billet, son adresse et parler avec ses mains pour se faire entendre du contrôleur. Il avait passé quarante huit heures sans manger quand il parvint enfin chez sa sœur. Son erreur de direction ayant augmenté plus que prévu ses frais de route, il ne lui restait plus d'argent pour s'acheter quelque nourriture.

Eglantine avait fait la connaissance de Manolo, le fils célibataire de ses voisins qui à 35 ans n'avait pas encore trouvé sa voie. Après maintes tentatives infructueuses pour se stabiliser dans un emploi, il revenait sans cesse au bercail. Le travail et lui se révélaient incompatibles. Une première formation de cordonnier s'était soldée par un échec. Rester toute la journée le nez fourré dans des chaussures à ressemeler avec cette odeur de vieux cuir mêlée à celle de la transpiration plus ou moins forte des pieds ne lui convenait pas. L'ANPE lui avait donné une seconde chance avec une autre formation, celle de carreleur. Eglantine avait rempli ses papiers. Il s'avéra rapidement que ce second choix était pire ! En plus des maux de reins provoqués par une posture accroupie, il souffrait des genoux. Le peu d'expérience qu'il eût dans ce nouveau métier aboutissant à un abandon de sa part, il envisageait autre chose pour se tirer d'affaire.

Par bonheur croyait-il, Manolo reluquait dans les annonces matrimoniales du « Chasseur Français » une fille travailleuse et jetait son dévolu sur un numéro correspondant parfaitement à ses désirs. Rendez-vous pris, ses parents lui payaient le voyage à Nîmes. Il revenait enchanté d'avoir trouvé l'amour de sa vie, une perle ! ne tarissant pas d'éloges sur la belle, bien en chair. Elle avait une

bonne place qu'elle ne désirait pas quitter. Il serait donc obligé d'aller habiter chez elle et une fois sur les lieux, il ferait n'importe quoi comme travail, disait-il. Le mariage fut rapidement fixé. Bénita faisait les frais d'une robe neuve et d'une paire de chaussures, sortait de la naphthaline le costume d'Innocinte pour lui faire prendre l'air accroché au fil de fer d'étendage, lavait et repassait la chemise blanche conservée du mariage de sa fille, la cravate était comme neuve, il aurait besoin seulement de souliers noirs, qu'ils iraient acheter à Vichy en même temps que les siens. Le costume neuf du marié serait aussi à leurs frais. Avec le prix des trois voyages et toutes les dépenses d'habillement, ils puisèrent dans leurs économies. Pour la mère, le bien de son fils qui allait être casé méritait ces sacrifices, confiante que le mariage lui mettrait du plomb dans la cervelle et l'inciterait à travailler. Innocinte secouait la tête en regardant Eglantine et laissait entrevoir son scepticisme.

Au retour des épousailles, en présence du père éclopé de la mariée orpheline de mère, ils avaient beaucoup souffert de mal aux pieds à cause des chaussures neuves et du chemin à parcourir jusqu'à la mairie. Mais Bénita une fois rentrée dans ses pantoufles à la maison était contente. Sa bru lui avait fait très bonne impression. C'était une vieille fille d'une quarantaine d'années avec une opulente poitrine, sérieuse, travailleuse, plus âgée de quatre ou cinq ans que son fils et cela valait mieux pour lui disait-elle, sentant qu'il avait besoin d'être materné et secoué à la fois. Satisfaite, la maman chantait comme d'habitude chaque matin en vaquant à ses occupations ménagères, avec plus d'entrain, d'une voix bien assurée aux trémolos vibrants à base d'histoires de « *corazòn* » (cœur).

Trois mois plus tard elle devait déchanter. Manolo envoyait un mot à sa mère demandant d'expédier vite un mandat pour qu'il puisse revenir à la maison, sa femme le fichait à la porte. Le brave Innocinte, pour une fois, n'était

pas d'accord. Il confiait à Eglantine que c'était la faute de sa mère si leur fils était chômeur. Chaque fois qu'il laissait un emploi elle l'accueillait à bras ouverts au lieu de l'inciter à travailler et à se débrouiller tout seul. A son âge, ce n'était pas normal qu'il continue à vivre sur leur petite retraite. Mais Bénita réussissait à avoir le dessus et Manolo rappiquait en racontant son infortune.

Cela avait commencé le jour des noces. Quand serrant la « *novia* » (mariée) dans ses bras, il avait mis la main sur sa poitrine, d'un mouvement de recul, elle signifiait : bas les pattes ! Vieille fille endurcie, réfractaire à la gaudriole, elle ne voulait pas qu'il la touche. Déjà, cela jetait un grand froid. Au moment de se mettre au lit, elle se déshabillait dans le noir et consentait à ce qu'il se couche à côté d'elle. Se rapprochant ostensiblement de la belle pour essayer autre chose, d'un geste de vive protestation, elle l'envoyait dormir sur la descente de lit. Voilà qui présageait mal de l'avenir et ôtait au supposé époux toute envie de chercher du travail. Il se réveillait tellement courbaturé ! Ainsi au bout de trois mois le mariage n'était-il pas consommé, puisqu'il dormait toujours par terre. Il continuait cependant à vivre aux crochets d'une femme qui n'était la sienne que de nom. Dans l'espoir de l'amadouer il lui rafistolait le poulailler attendant à la vieille maison et épluchait les légumes pour la soupe. Estimant ces menus services insuffisants pour compenser le gîte, pas très confortable il est vrai et le couvert qu'elle lui assurait, l'épousée protégeant jalousement sa virginité, demandait le divorce. Bénita recueillait donc son fils une fois de plus et comme l'été approchait, elle l'envoyait à l'ANPE de Vichy où il dégotait un travail saisonnier d'homme à tout faire dans un hôtel, depuis les corvées de patates à la collecte des ordures.

De son côté, Eglantine habituée à la ville et ne sachant pas conduire, cherchait un petit pied-à-terre à Vichy. La

demande d'appartement remplie par André n'était toujours pas satisfaite après plusieurs mois d'attente. Elle trouvait dans les annonces immobilières d'un notaire une maison du moyen-âge qui se vendait aux enchères, pour un prix de départ dérisoire, à Cusset, cité limitrophe de la reine des villes d'eau. Par curiosité elle allait la voir avec son mari et ils furent très agréablement surpris par sa situation dans un site classé. Bâtie sur une belle cave voûtée un boulanger y avait installé son fournil au-dessous du magasin au rez-de-chaussée. L'aspect de la maison faisait craquer Eglantine. Une petite tour ronde coiffée d'un toit conique abritait un escalier intérieur en colimaçon desservant trois étages. La rampe de granit gris polie par toutes les mains qui s'y étaient appuyées depuis le moyen-âge l'enchantait, ainsi que les marches taillées dans la même pierre dure, un peu incurvées dans le milieu. Au premier étage un appartement de deux pièces avec une terrasse était inoccupé. Au second se trouvait le logement du boulanger, au troisième une pièce pour le mitron sous un très haut toit pentu pourvu d'une cheminée démesurément élevée.

André se renseignait auprès de la boulangère pour s'assurer s'il n'y avait pas de gouttières ni de vice caché. Non ! Apparemment il n'y avait rien, les grosses poutres paraissaient en bon état. Il s'agissait d'un partage après décès. Eglantine ne se faisait pas trop d'illusions, les enchères allaient grimper et dépasseraient sans doute les disponibilités de son carnet de Caisse d'Epargne. Le jour de la vente, à l'heure fixée, ils se présentaient à l'étude, étonnés qu'il n'y ait pas d'autres acquéreurs. L'adjudication eut lieu à la chandelle en leur seule présence. Trois petites bougies furent allumées, l'enchère de base faute d'enchérisseur fut maintenue et quand la troisième bougie s'éteignit Eglantine devenait propriétaire de l'immeuble. Elle était folle de joie. André trouvait bien bizarre qu'il n'y ait eu personne intéressé par un prix aussi bas mais ne dit rien, ne voulant pas jouer les troubles fêtes.

Aussitôt qu'elle eût les clés du petit appartement libre, l'acquéreuse retroussa ses manches pour le remettre en état. Jamais elle n'avait enlevé autant de crasse ! Dans la grande cheminée du séjour avec la raclette elle détachait des pelletées de suie. « Comment des gens avaient-ils pu vivre là-dedans sans nettoyer ! » se disait-elle tout en raclant. C'est à peine si l'on voyait les fleurettes de la tapisserie par endroits. Quand elle entreprit de la décoller il y en avait trois épaisseurs aussi sales les unes que les autres. Dessous, le plâtre était criblé de trous qu'il fallait boucher, grands et petits dont certains devaient dater du moyen-âge ! Ce n'était pas la première fois qu'elle s'improvisait plâtrier. Elle fut obligée de laver les plafonds avant d'y passer deux couches de peinture blanche au rouleau, de poncer les trous comblés par du plâtre pour unifier les murs afin de les repeindre en blanc cassé de jaune et rendre ainsi plus lumineuses ces pièces aux hautes fenêtres à petits carreaux, en vis à vis sur les maisons de la rue étroite, si sombres auparavant. Ces travaux s'étalèrent sur plusieurs semaines. André descendait sa femme à Cusset où elle passait la journée, mangeait sur le pouce à midi, s'approvisionnant en pain et pâtisserie à la boulangerie. En sortant de ses cours en fin d'après-midi, il la récupérait et remontaient ensemble à Busset.

Les réparations venaient d'être achevées quand ils reçurent la nouvelle de l'attribution d'un F4 dans une HLM de Vichy. Fort heureusement le nouvel appartement proposé était en excellent état avec vue imprenable sur le lac d'Allier. André serait près de son lycée et elle pourrait aller à pied au centre ville en longeant le lac. Sans aucune hésitation devant cette aubaine inespérée, Eglantine en parlait à la boulangère qui justement cherchait un appartement pour son fils rentré du service militaire. Donc la totalité du petit immeuble fut loué à la même famille. Il restait maintenant à aménager le logement de Vichy, ce qui ne pourrait se faire que petit à petit étant donné

l'assèchement des finances. On commença par l'essentiel : l'achat d'une gazinière, d'une table, d'un buffet et de chaises de cuisine en formica, d'un sommier sur pieds avec matelas. L'oncle d'Eglantine lui fit cadeau d'un petit salon persan, qu'il avait acquis aux enchères après l'incendie du château de Randan. De style typiquement oriental, tout le monde croyait que ces jolis meubles peints et artistiquement travaillés avaient été ramenés d'Algérie.

Gérard ayant terminé son service militaire rentrait aux Ponts-et Chaussées de Clermont-Ferrand. Tous les dimanches, il venait avec Michèle passer la journée chez ses parents. L'hiver, c'était à Vichy dans un appartement bien chauffé et aux beaux jours à Busset pour profiter des agréments de la campagne.

Le reste de la famille était dispersé. Lucienne (sœur d'Eglantine) et les siens étaient maintenus en Algérie au titre de la coopération. Marcel travaillait en tant qu'ingénieur météo à l'aéroport de Maison-Blanche où ils avaient élu domicile. Jacqueline et son époux Jean-Louis coopérant les avaient rejoint. André et Eglantine très contrariés par le départ de leur fille n'avaient fait aucune réflexion. Quand Jacqueline annonça la nouvelle, l'idée qu'ils n'allaient pas voir grandir leur première petite-fille Christine née à Pau quelques mois auparavant les attrista davantage. L'année suivante, c'est Pierre qui naissait comme sa petite soeur, à la même clinique paloise des « Cigognes » où leur maman était venue accoucher. Leur grand-mère avait fait le déplacement de Vichy pour les naissances. Heureusement, leur séjour en Algérie fut de courte durée.

Michel, ne pouvant rester seul chez lui depuis le décès d'Elisabeth, vidait sa maison devenu bien vacant et Marcel lui trouvait une chambre chez le curé de Maison-Blanche, près de chez eux. Etant donné son état obsessionnel, qui ne l'avait jamais quitté depuis sa lésion au cerveau provoquée pendant la guerre, seule Elisabeth trouvait la force de le

supporter, il ne s'entendit pas avec le prêtre. Sa fille et son gendre n'ayant pas l'intention de rester longtemps en Algérie pensèrent qu'il serait préférable de l'envoyer en France dans un appartement qu'ils possédaient à Martigues. La personne, ayant assisté Elisabeth avec beaucoup de dévouement durant sa maladie, s'offrait pour accompagner Michel et vivre avec lui. La cohabitation ne dura que quelques mois. Les disputes ne tardèrent pas et il fallu envisager une autre solution.

Etant donné son affection psychique, conséquence de sa commotion cérébrale de la guerre de 1914 dont il n'avait pas obtenu réparation de la part de la nation, le seul endroit lui convenant serait une maison de retraite. Après maintes investigations ils trouvèrent une place à Gaillac. Malheureusement il n'y avait pas de chambre individuelle et il dut partager celle d'un autre vieillard avec lequel il eut rapidement des problèmes. Eglantine et son mari lui avaient rendu visite. Il était dans un tel état de déprime, voulant à tout prix sortir de là, que pris de pitié ils lui proposèrent de l'installer à Busset. Ce n'était pas possible de le garder à Vichy avec eux. André le supportait encore moins que sa fille qui culpabilisait d'être incapable de l'héberger. Néanmoins, ils firent ce qu'ils purent pour qu'il ne se sente pas abandonné, en allant le voir tous les jours. Eglantine lui préparait ses repas et lui apportait des petites gâteries. De temps en temps ils restaient manger avec lui. Il avait trouvé un ami : le gardien du château, un ancien de Verdun, avec lequel il pouvait discuter interminablement de ce qu'ils avaient vécu. Chaque matin il faisait sa promenade au cimetière pour se recueillir sur la tombe d'Elisabeth. Atteint d'une bronchite chronique se manifestant tous les hivers depuis qu'il avait été gazé, il n'échappait pas à de grosses crises. C'est ainsi qu'ils le trouvèrent alité un jour, avec une forte fièvre et une toux épouvantable. Eglantine appela le docteur et ne redescendit pas à Vichy pour le soigner. A partir de ce jour il